

ESSAI

# Les relations difficiles entre les intellectuels et l'argent



ALAN S. KAHAN \* • Mars 2020

**D**u philosophe allemand Hegel émane le vieil adage qui dit que la chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit. Par cette formule, il entendait signifier que nous ne comprenons vraiment les événements en cours qu'après leur fin, même quand ils durent longtemps. Ainsi l'hostilité d'une partie considérable de l'élite intellectuelle occidentale à l'égard du capitalisme, qui a été un facteur constant de l'histoire moderne, a largement échappé à notre attention. Pourtant, quand un conflit dure un siècle et demi, on devrait être capable de le reconnaître pour ce qu'il est : depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux intellectuels occidentaux mènent une « guerre » contre le capitalisme. L'heure de la trêve aurait dû sonner il y a longtemps.

Tout au long des 150 dernières années, de nombreux intellectuels occidentaux ont claironné leur dédain pour le capitalisme et les capitalistes : ils ont écrit des romans, des pièces de théâtre et des pamphlets pour dénoncer les méfaits supposés du système économique dans lequel ils vivaient. L'antipathie et le mépris pour la « bourgeoisie », pour les classes moyennes, pour l'industrie et le commerce ont été des sujets centraux pour les écrivains et les artistes occidentaux les plus en vue. Ces sentiments ont été exprimés par des personnalités aussi diverses que Gustave Flaubert, Karl Marx, T. S. Eliot ou Pablo Picasso. On pourrait facilement ajouter une centaine de noms célèbres à cette liste, en passant de Matthew Arnold à Émile Zola.

Ceux qui ont exprimé leur rejet de l'économie du marché ont participé aux mouvements les plus différents, dont le nationalisme, l'antisémitisme, le socialisme, le fascisme, le communisme et la contre-culture. L'anticapitalisme continue à revêtir de nouvelles formes aujourd'hui, parmi lesquelles l'altermondialisme, la mouvance verte, le communautarisme et les courants anti-croissance. Les Steve Bannon de ce monde n'en sont pas étrangers. L'intelligentsia a donné à tous ces mouvements la force, la légitimité et le leadership qui leur auraient manqué sans elle. Le rejet du capitalisme sert de fil conducteur entre les radicaux du XIX<sup>e</sup> siècle, les sympathisants communistes et fascistes du XX<sup>e</sup> siècle et les activistes antimondialisation du XXI<sup>e</sup>. Plus une personne revendique le statut d'intellectuel, plus la probabilité augmente qu'elle s'oppose au capitalisme.

---

\* L'auteur est historien et professeur de civilisation à l'Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines. Cet essai résume en partie Alan S. Kahan, *Mind vs. Money : The War Between Intellectuals and Capitalism*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers, 2010.

## La lutte entre l'esprit et l'argent

À l'époque du communisme et du fascisme, la guerre entre l'esprit et l'argent fut menée avec des armes mortelles ; des millions de personnes ont perdu la vie, dans des camps de concentration, des goulags et lors de famines. Si nous ne trouvons pas de meilleure façon de gérer ce conflit ancestral, nous ne pouvons exclure qu'une telle dérive ne se répète. Aujourd'hui, la guerre entre ces frères ennemis (oui, capitalistes et intellectuels sont des frères !) revêt surtout la forme d'un combat portant sur la culture et le style de vie. Les batailles idéelles, médiatiques et culturelles sont bien sûr préférables aux batailles réelles. Cependant, même si nous avons de la chance et que la guerre entre l'esprit et l'argent demeure une guerre « froide » culturelle, elle nous coûte très cher. Actuellement, l'un des fossés les plus profonds dans la culture occidentale sépare ceux qui méprisent les affaires et s'en défient et ceux qui ne comprennent pas les raisons de cette attitude : nous entretenons un dialogue de sourds et nous plaignons ensuite de ne pas trouver de terrain d'entente. Les intellectuels et les hommes d'affaires vivent dans une incompréhension mutuelle. Sous une myriade de formes et de fronts, la lutte entre l'esprit et l'argent se poursuit dans le prolongement des 150 dernières années. Elle reste le grand conflit non résolu de la société occidentale moderne. Il nous faut la comprendre pour pouvoir espérer y mettre un terme.

Pourquoi tant d'intellectuels haïssent-ils l'économie de marché ? Que lui reprochent-ils ? Pour nombre d'entre eux, les réponses à ces questions sont tellement évidentes qu'il est inutile de les poser. Les raisons sur lesquelles reposent leurs sentiments sont inhérentes à leur identité profonde. Elles découlent du rôle qu'ils jouent dans les sociétés modernes et des traditions historiques qui les inspirent. Leur identité, leur position sociale et leur histoire sont à l'origine de leurs assauts contre le capitalisme et la bourgeoisie.

Les intellectuels anticapitalistes typiques peuvent désirer abolir la propriété privée ou la conserver tout en critiquant les grandes entreprises et la technologie moderne ; ils peuvent désigner les spéculateurs en bourse ou la liberté internationale des échanges comme cibles principales de leur colère ou considérer que les commerçants sont des « esclaves de Mammon ». Parfois ils veulent remplacer le capitalisme par autre chose, ou alors ils méprisent les capitalistes tout en se résignant au système. Ils déplorent les inégalités matérielles ou les effets de la croissance économique, sans jamais prendre en compte la baisse de la pauvreté ou le relèvement de l'espérance et du niveau de vie. Le spectre de leur opposition est large. Sa nature varie comme son intensité, mais elle reste toujours présente : beaucoup d'intellectuels n'aiment pas le capitalisme, ne l'ont pratiquement jamais aimé et ne l'aimeront jamais.

## Condamnation morale du capitalisme

Pour comprendre l'hostilité des intellectuels à l'égard du capitalisme, il nous faut d'abord comprendre qui ils sont. On peut répondre brièvement en indiquant que l'intelligentsia moderne se compose de la communauté académique et artistique, soit de professeurs, d'écrivains et d'artistes. Leur profession n'est cependant pas aussi importante que leur identité, qui repose sur une tension permanente entre l'intellectuel et le capitalisme. La classe des intellectuels est à la fois un pseudo-clergé et une pseudo-aristocratie.

Comme le clergé, les intellectuels aiment prêcher et enseigner la morale. Ils aiment se considérer comme la conscience de l'univers ou les « législateurs non reconnus du monde », selon la formule du poète anglais Shelley. Ils peuvent incarner la conscience d'une classe, d'un groupe ethnique, d'une nation, d'un monde ou d'une période, selon l'inspiration du moment, mais tous sont au moins en partie « des défenseurs de la morale publique ». Ils se voient comme porteurs d'une mission éthique. Ils l'assument, bien sûr, dans un mode caractéristiquement intellectuel, respectant les règles du langage critique. Ils emploient un discours prétendument raisonné pour condamner moralement le capitalisme. Alors qu'ils sont souvent violemment divisés entre eux quant aux valeurs à défendre, ils se réfèrent couramment à un ordre moral immanent pour lutter contre la cacophonie du marché. On ne peut guère imaginer magistère plus clérical, bien qu'il soit (normalement) exercé sans le bénéfice de textes sacrés.

Les intellectuels modernes ont hérité du clergé le rôle de prescripteurs de la morale. La passion qu'ils y apportent relève de la ferveur religieuse. Mais par opposition au clergé, le socle sur lequel ils fondent leur critique est ambigu. Et ce à double titre : leur vocation n'est pas universellement reconnue et ils ne disposent pas d'une révélation à laquelle se référer (sauf celle de Karl Marx, de temps en temps). Au lieu de cela ils renvoient à une logique de leur propre création, appuyée sur une autorité qui ne serait autre que la raison. Les intellectuels sont donc un pseudo-clergé.

Ils sont aussi une pseudo-aristocratie. Au lieu d'une généalogie, ils s'appuient sur leurs diplômes et/ou leurs œuvres. Les intellectuels adoptent cependant des attitudes aristocratiques hostiles à la société démocratique (au sens toquevillien) et au capitalisme. Ils méprisent les gens – la majorité – qui ne maîtrisent pas leur langage et leur discours critique prétendument raisonné. Leur attitude vient du monde artistique, du Parnasse, où habitent les intellectuels pur-sang. L'attitude artistique suppose l'indépendance et l'autonomie, valeurs aristocratiques cruciales aux yeux des intellectuels, car elles leur sont nécessaires afin de pouvoir tenir le langage du discours critique, sans interférence du pouvoir. Il s'agit autant d'une immunité à l'égard des autorités politiques ou religieuses que d'une impunité face aux contraintes du marché.

Au fur et à mesure que les sociétés occidentales se libéraient des anciennes contraintes politiques et religieuses, il devenait de plus en plus crucial aux yeux de

l'intelligentsia d'échapper aux exigences et aux désirs de la foule « vulgaire » qui compose le marché. Les intellectuels regardent de haut les personnes qui acceptent de trop nombreuses restrictions apparentes de leur autonomie, en les qualifiant abusivement de bourgeois, d'esclaves, d'aliénés : en effet, ils n'ont pas l'honneur d'être des intellectuels – mais ces gens constituent l'essentiel de la population active.

## Le mépris de l'esprit d'entreprise

Dans une société démocratique, le facteur principal de distinction dont disposent les gens est leur argent. De fait, la préoccupation permanente de cette société est de gagner de l'argent. Les intellectuels méprisent ceux qui travaillent pour de l'argent ; or c'est le fondement du capitalisme. De surcroît, ils refusent le principe selon lequel tout travail est moralement égal, dans la mesure où tout le monde doit travailler pour gagner sa vie. Étant pour la plupart de gros travailleurs (c'est difficile d'écrire un roman ou une thèse de doctorat), ils considèrent certes le labeur comme une vertu, mais pas n'importe quel labeur. Les intellectuels éprouvent un dédain aristocratique pour les activités dont la motivation essentielle est le profit, et pour ceux qui choisissent de s'y adonner. Ils peuvent néanmoins absoudre de ce dédain les gens pauvres et sans formation, parce qu'eux n'ont pas le choix. Peu d'entre eux admettraient en public qu'ils sont au moins en partie motivés dans leur métier par l'appât du gain ; ils prétendent plutôt que s'ils aimaient l'argent, ils seraient devenus avocats.

L'attitude aristocratique adoptée par les intellectuels face à toute activité motivée par un gain financier est fondamentale : c'est sur elle que repose l'antagonisme les opposant au capitalisme. À partir du moment où l'on accepte la condition démocratique selon laquelle travailler est honorable et que la motivation du travail est toujours au moins en partie liée à un salaire, « l'immense espace qui séparait les différentes professions dans les sociétés aristocratiques disparaît ». Le refus affirmé par les intellectuels de cette condition démocratique quant au travail est précisément ce qui engendre une distance aristocratique entre eux et le reste de la société. De cette distance naît leur mépris pour le capitalisme. C'est une des raisons pour lesquelles de nombreux poètes et professeurs méprisent les traders et les hommes d'affaires. Les groupes qui se définissent essentiellement par leur statut et leur identité non-économique, comme les aristocrates et les intellectuels, méprisent le fait de gagner de l'argent et particulièrement l'esprit d'entreprise. Ils ne peuvent accepter que faire des affaires soit une façon légitime de mener sa vie. Il en découle une hostilité fondamentale des intellectuels à l'égard du style de vie bourgeois.

Cependant les intellectuels ne sont pas une aristocratie. Ils ne peuvent réellement l'être puisqu'ils vivent dans une société démocratique qui affirme l'égalité en droit des citoyens. Même s'ils constituent une minorité permanente s'affublant de caractéristiques aristocratiques, ils ne sont pas de vrais aristocrates. Tout autant qu'un pseudo-clergé, ils sont une pseudo-aristocratie. Ceci façonne leur hostilité au capitalisme de trois manières. Premièrement, ils se sentent isolés des masses par tout ce qui les rend différents. Une vraie aristocratie ne s'en soucierait pas (et ne serait

pas isolée), mais eux, les intellectuels, supportent mal leur isolation. Deuxièmement, en tant que pseudo-aristocratie, ils ont du mal à développer une conscience de classe. Ils ne peuvent ouvertement revendiquer la direction de la société comme le pourrait une aristocratie, non seulement parce que la société le leur interdirait, mais parce qu'ils n'ont pas le sentiment d'en avoir le droit. Après tout, eux aussi croient en l'égalité devant la loi. Finalement, cette position sociale difficile conduit beaucoup d'intellectuels à souffrir de toutes sortes de problèmes psychologiques douloureux, de la mégalomanie à l'auto-détestation : Tolstoï par exemple, préférerait le métier de cordonnier à celui d'écrivain.

Nombre d'intellectuels pensent qu'il existe une solution simple à tous ces problèmes : la révolution. Mais ce n'est pas seulement leur identité et leur psychologie qui pousse les intellectuels à lutter pour la révolution et contre le capitalisme, c'est aussi la longue histoire de préjugés contre le commerce et les commerçants dans la littérature et la pensée occidentales. On peut la résumer en trois tabous qui, pour beaucoup d'intellectuels, revêtent beaucoup plus d'importance que les 10 commandements :

**Premier tabou** : il ne faut pas gagner de l'argent (mais en avoir). C'est la tradition gréco-romaine classique de la pensée anticapitaliste. L'influence d'Aristote doit être particulièrement déplorée ici : sans Aristote, pas de Marx.

**Deuxième tabou** : il ne faut pas gagner, ni avoir d'argent (donnez-le aux pauvres). C'est la tradition chrétienne de la pensée anticapitaliste. C'est pourquoi on devrait aimer l'impôt sur le revenu.

**Troisième tabou** : il ne faut pas gagner ou avoir plus d'argent que les autres (car c'est injuste). C'est la tradition démocratique et égalitaire de la pensée anticapitaliste. Une raison de plus d'aimer l'impôt sur le revenu...

Ces trois tabous, dans des combinaisons variables, et non sans contradictions internes, ont motivé de nombreuses critiques du capitalisme par les intellectuels occidentaux. Ils continuent à motiver beaucoup de critiques contemporaines. Chaque tabou repose sur une multitude de sources historiques, mais surtout une en particulier : la pensée gréco-romaine inspire le premier, le christianisme le deuxième et les idées égalitaires et démocratiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles le troisième. Somme toute, le capitalisme, à en croire de nombreux intellectuels, serait une simple et grande erreur.

## Offrir aux gens ce que le marché n'offre pas

Pendant les 150 dernières années, la position des intellectuels les a conduits à rejeter le capitalisme. Leur identité en a fait une élite perpétuellement aliénée. Cette aliénation appartient à leur nature. Elle ne peut être éliminée. Elle est même utile au capitalisme. Mais il nous faut une détente de cette tension, car le capitalisme occidental a besoin d'une classe intellectuelle capable de remplir le vide moral qu'éprouvent aujourd'hui beaucoup de gens. La classe intellectuelle doit pour cela renoncer à

son rôle révolutionnaire. En contrepartie, nous pouvons lui offrir une autre perspective, celle de fournir une culture morale à la société de marché. Faute de cela, les fanatismes, quelle qu'en soit la nature, rempliront ce vide.

On ne peut cependant pas charger les intellectuels d'imposer un type particulier de morale – ce serait une tentation révolutionnaire. Le rôle des intellectuels est plutôt d'offrir aux gens ce que le marché ne leur offre pas, et non pas de remplacer le marché. Selon Oscar Wilde, « un cynique est quelqu'un qui connaît le prix de chaque chose, et en ignore la valeur ». Mais comment évaluons-nous la valeur d'un bien ? C'est beaucoup plus difficile que d'en calculer le prix. Le marché ne peut ni ne doit nous éclairer sur cette question. Les études de marché nous renseignent sur le prix qu'un individu est prêt à payer pour un objet, mais ne nous dit pas s'il devrait désirer ce même objet. Ici, les intellectuels peuvent nous aider à en décider la valeur morale et spirituelle. Bien sûr, ils seront en désaccord sur la réponse, ce qui nous laissera une liberté de choix. L'important est qu'ils fournissent à la société capitaliste les moyens de répondre aux interrogations sur les valeurs auxquelles le marché ne peut répondre.

Jusqu'à présent, la contribution des intellectuels à la culture morale du capitalisme a souvent consisté à énumérer les raisons de le détruire. Les conséquences furent terribles. Plutôt que d'essayer de remplacer le capitalisme par autre chose, ils devraient essayer de l'améliorer. En tant qu'outsiders, qu'élite perpétuellement aliénée, ils sont dans une position plus propice pour se livrer à cet exercice que n'importe quel autre groupe. C'est certes nettement moins excitant, ou exaltant, que de mener une révolution, mais cela conforterait les intellectuels dans l'autonomie qui leur est nécessaire et fournirait au capitalisme la critique dont il a besoin.

Le temps est venu pour l'intelligentsia de sortir de l'adolescence, et d'assumer ses responsabilités. Nous ne pouvons plus la laisser se complaire dans un monde d'affirmations immatures. Les intellectuels doivent abandonner ce que Weber appelait une morale des fins dernières, du tout ou rien, l'esclavage total ou la liberté intégrale, au profit d'une éthique de la responsabilité. Il ne s'agit pas de jeter les principes moraux par-dessus bord, ce qui signifierait la fin de l'intelligentsia, mais de les réinterpréter.

La théorie de Marx doit être remise à sa place. Il avait tout faux quand il écrivait que « jusqu'à présent, les philosophes se sont contentés d'interpréter le monde ; alors que le but est de le changer ». La mission appropriée pour les intellectuels dans une société démocratique n'est pas de changer le monde, car la bourgeoisie s'en occupera, mais précisément de l'interpréter, ce qui n'est pas la vocation de la bourgeoisie. Le rôle politique des intellectuels est de fournir au capitalisme une meilleure culture morale. C'est une vocation spirituelle et sociale qui mérite le respect. Elle a potentiellement les moyens de changer le sens de tout, y compris des moyens de production. Il est temps que les intellectuels assument leur fonction naturelle dans une société capitaliste à laquelle ils sont nécessaires. Il nous faut une détente dans

lutte entre l'esprit et l'argent, avant que leur guerre « froide » ne devienne « chaude » à nouveau, au profit des fondamentalistes de toutes sortes.



## Impressum

Institut Libéral  
Place de la Fusterie 7  
1204 Genève, Suisse  
+41 (0)22 510 27 90  
liberal@libinst.ch

Les publications de l'Institut Libéral se trouvent sur  
[www.institutliberal.ch](http://www.institutliberal.ch).

## Disclaimer

L'Institut Libéral ne prend aucune position institutionnelle. Toutes les publications et communications de l'Institut contribuent à l'information et au débat. Elles reflètent les opinions de leurs auteurs et ne correspondent pas nécessairement à l'avis du Comité, du Conseil de fondation ou du Conseil académique de l'Institut.

Cette publication peut être citée avec indication de la source.  
Copyright 2020, Institut Libéral.